

Table des matières

p.	VII	<i>Introduction</i> par Olivier Poncet
	1.	Duchesne et Primoli : portraits croisés, VII
	2.	Une plume alerte pour une mondanité partagée, XI
	3.	Deux amis en société, XIV
	4.	Le fracas du monde, XVII
	5.	« Ce monde n'aurait-il pas déjà quelque peu vieilli ? », XXI
	1	<i>Lettres</i>
	121	<i>Index des noms de personne et de lieux géographiques</i>
	139	<i>Remerciements</i>

INTRODUCTION

Connues des spécialistes depuis déjà un demi-siècle au moins¹, les lettres que Louis Duchesne adressa au comte Giuseppe Primoli pendant plus de vingt ans, de la Belle Époque aux lendemains de la Première Guerre mondiale, apportent le témoignage d'une plume libre et savante tournée vers un esprit aristocratique et cultivé. À un rythme irrégulier, tantôt lent, tantôt saccadé, Duchesne fit partager à son ami ses joies et ses peines, ses succès et ses échecs, ses grands et petits bonheurs d'une vie menée entre Rome et Paris, entre Italie et France. La petite centaine de lettres sauvées de l'oubli par le destinataire affectueux qu'était Primoli permettent aujourd'hui de les saisir. Elles nous renvoient à un monde en apparence perdu, qui peut cependant revivre par la grâce de l'imagination, par l'effort de l'historien et par l'intérêt bien compris des générations futures, tant ces fragiles témoins de papier contiennent un singulier mélange d'amitié et d'humanité toujours désirable.

I. Duchesne et Primoli : portraits croisés

Louis Duchesne et Giuseppe Primoli n'avaient a priori rien en commun en dehors de l'appartenance relative à une même génération. Le premier était né en 1843 dans une famille de marins bretons à Saint-Servan (France, Ille-et-Vilaine, comm. Saint-Malo), alors que le second avait fait son apparition en 1851 dans un palais romain au sein d'une famille aristocratique et apparentée à l'empereur des Français Napoléon III par sa mère, Charlotte Bonaparte. Sous le Second Empire, Duchesne connut Rome avant de connaître Primoli. Tandis que le Malouin étudiait au Collège romain entre 1863 et 1865, le descendant de Bonaparte fréquentait à Paris le salon de sa grand-tante la princesse Mathilde et son bibliothécaire, l'écrivain Théophile Gautier. Duchesne franchit ensuite

1. Marcello Spaziani, « La corrispondenza tra Duchesne e il conte Primoli », in *Mgr Duchesne et son temps*, Rome, École française de Rome, 1975 (Collection de l'École française de Rome, 23), pp. 227-256.

en quelques années les étapes d'une brillante et originale carrière universitaire : membre de la première École française de Rome (1873-1876), professeur à la faculté des lettres de l'Institut catholique de Paris (1877), docteur ès lettres (1877), maître de conférences à l'École pratique des hautes études (1885) et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1888). Pendant ce temps, le jeune comte Primoli, que tout le monde appelait *Gegè*, était revenu à Rome après la chute de l'Empire en 1870 et goûtait aux charmes d'une vie mondaine partagée entre Rome, Paris et les résidences des Bonaparte (Saint-Gratien, Farnborough, la villa Cynos au Cap Martin), entre les lettres, les fêtes², les voyages et la photographie, sa grande passion³.

La nomination de Duchesne à la direction de l'École française de Rome en 1895 permit sa rencontre durable et profitable avec Primoli par l'intermédiaire de la tante de ce dernier, la princesse Julie Bonaparte, marquise de Roccagiovine, à qui l'ambassadeur de France Édouard Lefebvre de Béhaine avait présenté Duchesne. La princesse fut frappée dès le mois de juin 1895 par la figure du prélat : « Le nouveau directeur de l'École Française a une physionomie très fine, intelligente, il s'exprime bien et a beaucoup de vivacité dans les yeux et dans la conversation »⁴. Primoli et Duchesne engagèrent rapidement un commerce mondain et amical qui devait durer plus d'un quart de siècle. Leurs rencontres, déjeuners ou dîners avaient lieu parfois chez Duchesne, au deuxième étage du palais Farnèse qui abritait l'École française depuis 1874 et où le directeur recevait spécialement

2. Giulia Gorgone et Cristina Cannelli, « Il conte Giuseppe Primoli (1851-1927). Francesco I », in « *Il costume è di rigore* ». 8 febbraio 1875 : un ballo a palazzo Caetani. Fotografie romane di un appuntamento mondano, Giulia Gorgone et Cristina Cannelli (éd.), Rome, L'Erma di Bretschneider, 2002, pp. 116-121 (avec 5 photographies de Primoli habillé en costume de François I^{er}) ; dans ce volume, voir aussi Massimo Colesanti, « Un cronista d'eccezione » (pp. 21-25) et Maria Elisa Tittoni, « Giuseppe Primoli : dai salotti parigini a quelli romani » (pp. 27-31).

3. Parmi les nombreux ouvrages et catalogues dédiés à sa collection photographique, citons la trilogie que lui a consacré la Fondation Primoli : *Scene di vita quotidiana a Roma dalle fotografie di Giuseppe Primoli*, Francesco Carlo Crispoli (éd.), Rome, Quasar, 1980 ; *Roma tra storia e cronache dalle fotografie di Giuseppe Primoli*, Pietro Becchetti et Carlo Pietrangeli (éd.), Rome, Quasar, 1981 ; *Tevere e Agro Romano dalle fotografie di Giuseppe Primoli*, P. Becchetti et C. Pietrangeli (éd.), Rome, Quasar, 1982.

4. M. Spaziani, « La corrispondenza tra Duchesne », cit., p. 229. Nous ne possédons que de courts billets de Duchesne adressés à la marquise de Roccagiovine, qui indiquent avant tout que le directeur de l'École française de Rome fréquentait volontiers son salon (Museo Napoleonico, 9183 I à XII, lettres de 1898 à 1900). La seule allusion à Primoli date de 1899 : « Chère Princesse, Votre aimable billet m'autorise à croire que vous m'avez pardonné mon infidélité, laquelle du reste a été bien involontaire. Je veux que vous receviez mes hommages dès le jour de votre arrivée. Ils vous seront présentés en dehors de ce petit mot par M. le comte G. Primoli, qui vous renseignera aussi sur mes projets de cette semaine. J'ai pris avec M. le comte Campello l'engagement de me laisser enlever par son aimable fille, au cas où elle me voudrait dans son escorte. Comme M^{me} la marquise Giacinta n'a peut-être pas encore fixé le jour de son départ, je ne saurais encore vous dire si je serai à Rome dimanche soir. Si j'y suis, vous pouvez compter que je ne manquerai pas cette occasion de me rencontrer avec vous. Du reste, il faut vous attendre à me voir demain. Agréez, Chère Princesse, l'hommage de mon respectueux et fidèle attachement. L. Duchesne ». (Museo Napoleonico, 9183 VIII, Duchesne à Julie Bonaparte, Rome, 30 octobre 1899).

le jeudi, mais le plus souvent au palais Primoli. Acquis entre 1820 et 1828 par le grand-père de Giuseppe, celui-ci donnait sur le Tibre. À l'occasion des travaux d'urbanisme engagés dans Rome, et spécialement de la prochaine ouverture de la via Zanardelli reliant la place Navone au pont Umberto I inauguré en 1895, Primoli acheta en 1901 des bâtiments adjacents qu'il fit restructurer en 1904-1911 par l'architecte romain Raffaello Ojetti, qui avait travaillé pour les Odescalchi dans leurs demeures de Rome et de Bracciano. Ils abritent aujourd'hui la Fondation Primoli, sa bibliothèque et le Museo Napoleonico. En 1907, Duchesne laissait entendre qu'il y aurait volontiers logé l'École française de Rome, une notation peu sérieuse au fond mais un écho de ses préoccupations immobilières devant les projets d'expulsion du palais Farnèse nourris par l'ambassadeur Camille Barrère qui s'apprêtait à en faire l'acquisition pour le compte de la France :

Primoli est toujours ici, regardant monter son palais et baisser son escarcelle ; il en aura pour le *mezzo milione*. Ce sera coquet, dans les deux sens du mot. J'ai quelque idée de lui louer son 4^e étage. Car il est clair que si le palais est acheté, l'ambassadeur nous trouvera bientôt de trop ; et s'il ne l'est pas, nous serons l'un et l'autre flanqués à la porte⁵.

Leur longue fréquentation, qui n'était pas exempte d'agacements passagers, s'accompagnait d'une estime et d'une admiration réciproques qui allèrent croissantes. De Duchesne, ce « Voltaire croyant » selon ses propres mots, Primoli ne dit presque mot dans son Journal en dépit de leur étroite familiarité⁶. Il en a toutefois laissé un portrait éloquent dans un essai intitulé « Deux prélats » où il rapportait la personnalité foncièrement curiale de l'ancien nonce en France Domenico Ferrata à celle de Duchesne dont il faisait ressortir toute la singularité ecclésiastique :

Un savant, comme il s'intitule lui-même, vêtu d'une robe ecclésiastique ; ce qu'il ne dit pas, c'est que la soutane recouvre un saint dans toute la pureté du terme. C'est le trait d'union entre la science et la foi. S'il est sévère aux sots, il est bienveillant aux simples ; si ses leçons d'archéologie sont courues et appréciées par les savants et les étudiants, sa messe de sept heures à la chapelle de la Mort semble être célébrée aux

5. Louis Duchesne, *Correspondance avec Madame Bulteau (1902-1922)*, Florence Callu (éd.), Rome, École française de Rome, 2009 (Collection de l'École française de Rome, 427), p. 243, n° 177, Duchesne à M^{me} Bulteau, Rome, 2 décembre 1907. Sur les projets de l'ambassade, qui remontent avant l'arrivée de Barrère en 1897, voir Michel Gras, « L'École française de Rome dans le palais Farnèse (1875-2010) », *Mélanges de l'École française de Rome-Italie et Méditerranée*, 122/2010, pp. 371-383, aux pp. 377-378.

6. M. Spaziani, « La corrispondenza tra Duchesne », cit., p. 228.

catacombes par un de ces pontifes de la première heure qui croyaient toujours officier pour la dernière fois⁷.

Personne plus que ce grand abbé, qui me fait songer à saint Grégoire le Grand, ne m'a donné à la fois le sentiment d'un esprit supérieur et la conscience de ma propre infériorité. Devant lui, je me sens tiède dans ma foi, si mesquin dans mes sentiments, si frivole dans mes discours, si inutile dans mes actes, que je ne tente même pas de m'élever jusqu'à lui, je ne cherche qu'à disparaître. Peut-être parce qu'unissant à l'élévation du cœur le sourire narquois et l'indulgence railleuse d'un savant spirituel, il se moquerait de moi – et de lui-même – si ces lignes, très sincères pourtant, venaient à tomber sous ses yeux. [...] Chez ce saint Grégoire, il y a de l'Anatole France – pour ne pas répéter le cliché de Voltaire chrétien – et parfois on serait tenté de se demander si le bel ange lumineux qui lui souffle à l'oreille son éloquence n'a pas eu la pointe de ses plumes roussie aux enfers, pour avoir voulu approcher de trop près les damnés, par curiosité ou par compassion⁸.

Duchesne, quant à lui, avait rapidement perçu la double identité de Primoli, ainsi qu'il l'expliquait en 1902 à Théophile Homolle, alors directeur de l'École française d'Athènes : « Dans la personne du comte Joseph Primoli, j'ai l'honneur de vous présenter le plus parisien des Romains »⁹. C'est vers la fin de sa vie que Duchesne cerna le plus nettement ce qu'avait été le rôle et l'influence de son ami :

Quand il se monte la tête et gémit de mener une vie inutile, je ne manque jamais de lui inculquer qu'il est plus qu'un homme, qu'il est une institution. Je pourrais dire une œuvre hospitalière. Son hospitalité œcuménique procure à des centaines de personnes, généralement intéressantes à un titre ou à un autre, le bien de se rencontrer, de faire un peu connaissance. Il aime les têtes couronnées, les présidents, les grandes actrices, les duchesses, les académiciens ; il les aime, mais il ne les garde pas pour lui. Son activité consiste surtout en présentation, de personnes à personnes, mais aussi de monde à monde. Impossible, quand il est là, d'entretenir dix minutes une conversation sérieuse ; mais les gens une fois rencontrés, on peut développer la connaissance¹⁰.

7. Joseph-Napoléon Primoli, *Pages inédites*, Marcello Spaziani (éd.), Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1959, p. 118.

8. *Ibidem*, pp. 123-124.

9. Fondazione Primoli, Archivio Primoli, Scat. XII, n° 5098, Duchesne à Théophile Homolle, Rome, 2 mai 1902.

10. L. Duchesne, *Correspondance avec Madame Bulteau*, cit., pp. 604-605, n° 492, Duchesne à M^{me} Bulteau, Saint-Servan, 27 août 1920.